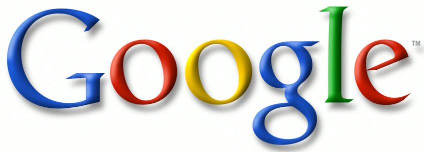

Google

Paparrigopolus - Le Choix d'une
Femme - 1872.

D. PAPARRIGOPOULOS

LE CHOIX D'UNE FEMME

COMÉDIE POLITIQUE EN UN ACTE

TRADUITE DU GREC POUR LA PREMIÈRE FOIS

Avec l'autorisation de l'auteur

PAR ÉMILE LEGRAND



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338
M DCCC LXXII

LE

CHOIX D'UNE FEMME

TIRAGE :

300	exemplaires	sur papier de Hollande.
5	—	sur papier de Chine.
5	—	sur papier Whatman.
310	exemplaires.	

D. PAPARRIGOPOULOS

LE

CHOIX D'UNE FEMME

COMÉDIE POLITIQUE EN UN ACTE

TRADUITE DU GREC POUR LA PREMIÈRE FOIS

Avec l'autorisation de l'auteur

PAR ÉMILE LEGRAND



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338
M DCCC LXXII

A MON AMIE

ADÈLE CAHNHEIM

SOUVENIR

DES MAUVAIS JOURS PASSÉS ENSEMBLE A PARIS

PENDANT *LA COMMUNE* (1871)

E. L.



PRÉFACE

L'AUTEUR *de la comédie dont nous publions ci-après la traduction, M. Dimitrios Paparrigopoulos, est un jeune avocat des plus distingués du barreau d'Athènes. Né dans cette ville le 8 septembre 1843, son premier maître fut son père, Constantin, professeur à l'Université et historien du plus grand mérite. Dimitrios ne pouvait puiser à meilleure école les leçons dans l'art de bien penser et de bien écrire ; aussi, dès les premières années, fit-il preuve d'un esprit hors ligne qui permit dès lors de conjecturer ce que serait l'avenir.*

A peine âgé de quinze ans, en 1859, il publia un petit opuscule intitulé : RÉFLEXIONS D'UN BRIGAND, *qui donna lieu à une longue discussion littéraire entre l'auteur et M. Mavrophrydi.*

En 1863, il composa : LES DEVOIRS DE L'HOMME COMME CITOYEN ET COMME CHRÉTIEN, *travail qui fut*

jugé digne du prix fondé par le vice-amiral Constantin Nicodémos en faveur de l'étudiant qui publierait un ouvrage de morale et d'instruction publique. Je ne connais pas ces deux livres, j'ignore même si le second a jamais été imprimé.

Quatre ans plus tard (1867), Paparrigopoulos mit au jour un petit volume intitulé : LES SOUPIRS, *charmante et gracieuse étude poétique qui avait, en 1866, obtenu le prix que décerne chaque année M. Voutsinas à l'auteur de la poésie nationale la plus remarquable. Dans ce recueil, M. Paparrigopoulos sait prendre tous les tons avec une égale aisance, et il n'est pas besoin de dire que partout il excelle. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que la corde mélancolique est celle qu'il fait vibrer avec le plus de talent. Nous regrettons vivement de ne pouvoir citer des pièces complètes; contentons-nous de traduire quelques passages.*

A UNE VIERGE.

*« Tu me demandes quelques vers? Vaine prière !
« Les poëtes chantent la terre, le ciel et les monta-
« gnes; ils chantent le printemps embelli de fleurs,
« mais ils ne chantent pas la vierge; ils lui disent : Tu
« es une vierge.*

« La vierge n'est pas une humaine créature, c'est « un beau songe errant dans la nuit de notre vie « mortelle; c'est une étoile trois fois sainte qui répand « la grâce autour d'elle; c'est comme la vue sacrée « d'une larme qui coule...

« La Vierge !... Fléchissez le genou; et quand vous « contemplez cet être plein de bonté, ce joyeux regard, « souvenez-vous de Dieu, souvenez-vous que c'est la « Vierge qui nous a sauvés avec le sang du Christ.

« Au milieu de ce désert aride, quel est dans le « lointain cette douce oasis qui s'offre à nos regards ? « C'est la vierge, réjouissez-vous; c'est un céleste « rayon qui erre, insouciant, au milieu de la solitude.

« Hélas ! qui pourrait contempler le doux regard « d'une vierge, ce regard plein d'espérance, de joie et « de sainte chasteté, sans sentir doucement pénétrer en « lui-même le doux espoir d'un bonheur à venir ? »

LE FANAL DU CIMETIÈRE D'ATHÈNES.

« .... Je ne crains point la mort, je marche droit « devant elle; je ne chante pas sa force en implorant « l'immortalité. Inébranlable, j'attends son froid bai- « ser. Qui ne désire le calme après la tempête ?

« Qu'elle est charmante la vue du matin qui sourit !

« Qu'ils sont doux les premiers rayons dardés par le « soleil levant ! Hélas ! partout j'ai rencontré un fan- « tôme de bonheur ; mais le bonheur nulle part, pas « même dans l'avenir.

« L'avenir, c'est le joujou de la fortune ; c'est l'iro- « nie de la vie, un mot qui ne signifie rien... L'avenir, « c'est une négation du présent, un écho des désirs « furtivement éclos, souvent un pâle reflet du passé.

« L'avenir, c'est une grimace du malheur, la force « de la faiblesse ; c'est l'avenir qui penche sur les tom- « beaux son front ténébreux, et y fleurit comme une « espérance vide d'immortalité.

« Voilà l'avenir ! Une ride, une caresse de la mort, « une larme qui en sème une autre, un cri de déses- « poir, jusqu'au jour où sur notre lit funéraire on « nous croise les bras sur notre cœur inanimé.

« Seul, comme cette lumière dans l'enclos funèbre, « éclairant des tombeaux d'amoureux désirs et des « cadavres de songes, je traverse la vie, rongé par « une souffrance inconnue, traînant les guenilles de « l'existence, traînant mon passé.

« O fanal ! quand l'huile te manquera, que devien- « dras-tu ? Tu t'éteindras ! Tant mieux ! Puisque le des- « tin sauvage veut que tu répandes ta clarté sur la cendre, « à quoi te sert la lumière, à quoi me sert la vie ? »

LE SECRET.

« A peine l'ai-je entrevue, et depuis lors je l'ai aimée. Il est grand mon amour, et nul jamais ne le « connaîtra ; il se cache tristement dans les profondeurs de mon âme, revêtu de calme et de silence.

« Souvenir d'une autre vie, désir d'autres mondes, « il a germé ici-bas, il fleurira là-haut ; ici-bas il restera inconnu et vivra malheureux, comme une fleur « éclose sur les ruines du passé.

« Devant moi elle passe, éblouissante de beauté ; « insouciante, elle me contemple avec son œil bleu ; je « la regarde, et la couleur de la vertu rougit son visage, et elle ne sait pas qu'elle embellit tout ce qui « m'entoure.

« Et quand elle apprendra que je suis descendu « inanimé dans la terre, avant que la froide bise n'eût « flétri mon printemps, elle lèvera au ciel ses yeux voilés de pleurs, et demandera :

« Pourquoi donc est-il mort ? »

Le Choix d'une femme *fut écrit dans des circonstances, je ne dirai pas identiques, mais analogues à celles que traverse en ce moment notre pauvre France, avec cette différence pourtant que le petit royaume de*

Grèce ne trouvait pas d'amateurs, tandis que « le plus beau royaume après celui du ciel » est assiégé d'une foule de prétendants qui se disputent le périlleux honneur de présider à ses destinées.

Puisse notre bien-aimée patrie trouver bientôt, elle aussi, dans une constitution sage et solide, le calme et la tranquillité dont elle a besoin pour panser ses plaies encore saignantes, et se préparer à une prochaine et éclatante revanche !

— On nous trouvera peut-être bien téméraire de porter un jugement sur la langue employée par M. Paparrigopoulos. Cette langue est, à notre avis, claire, pure, élégante, facile à comprendre. Cependant, au milieu de toutes ces qualités, il y a un défaut que nous ne pouvons pas ne pas signaler. M. Paparrigopoulos (ce n'est pas un blâme que nous prétendons lui infliger) connaît trop bien le français, et l'influence de notre admirable langue se fait un peu trop sentir dans son style. C'est un écueil que beaucoup d'écrivains grecs ne s'attachent pas assez à éviter. Il y en a d'autres, M. Angelos Vlachos, par exemple, dont le langage dénote une étude approfondie de la littérature allemande. Il faut combattre à outrance cette pernicieuse invasion. M. Paparrigopoulos, avec son esprit fin, mordant et satiri-

que, avec sa verve vraiment aristophanesque, est plus capable que tout autre d'opposer une digue au torrent. Il doit s'étudier à faire disparaître quelques petites taches du genre de φυλακὴ διὰ χρέη, prison pour dettes, *expression qui n'est pas grecque quoique tous ses termes soient foncièrement helléniques.*

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge du CHOIX D'UNE FEMME, *le lecteur appréciera. Qu'il nous suffise de dire que, lors de sa publication en 1868, cette comédie obtint les éloges les plus flatteurs de la presse hellénique, et qu'elle a été traduite en italien par M. Auguste Negri et publiée dans la* Rivista Contemporanea nazionale italiana *(nº de juin 1869). Ajoutons encore qu'un de nos amis s'occupe en ce moment même de la traduire en anglais.*

En 1869, M. Paparrigopoulos publia deux contes antiques en vers, ORPHÉE *et* PYGMALION; *et en 1870, un livre très-finement touché, intitulé* CARACTÈRES, *dont nous regrettons de ne pouvoir parler plus au long. Cependant, avant de terminer cette préface, nous voulons dire quelques mots de la dernière publication de M. Paparrigopoulos. C'est une comédie qui a pour titre :* AGORA *(Athènes, 1871). Notre ami M. Constantin Triantaphyllis, professeur de grec moderne à l'école commerciale de Venise, a fait un excellent*

compte rendu de ce livre dans la Rivista filologico-letteraria *de Vérone (n° 3, année 1871). Comme lui, nous n'hésitons nullement à reconnaître que cette nouvelle œuvre élève M. Paparrigopoulos bien au-dessus de « l'innombrable tourbe des écrivains médiocres, et le rend vraiment digne de figurer au nombre de ceux qui honorent la littérature d'une nation, en joignant à la perfection de la forme la profondeur de l'idée ». Nous parlerons ailleurs avec plus de détails de ce livre ; aujourd'hui nous traduirons seulement le monologue de Cimon, qui commence la pièce.*

« J'ai entendu un léger bruit semblable à un sou-
« pir; le vent souffle au milieu des colonnes. O
« femme, sphinx incompréhensible, pourquoi te par-
« jures-tu? pourquoi à tes baisers entremêles-tu éter-
« nellement du poison? (L'horloge sonne minuit;
« court silence.) *Dans une heure je n'existerai plus.*
« O ver appelé homme, tu es donc fatalement destiné à
« te mordre les mains de désespoir? Les siècles se sont
« entassés sur les siècles, et l'année qui survient dis-
« sipe un songe, anéantit une espérance. L'expé-
« rience...; je l'ai acquise, et elle vient d'armer ma
« main. La chauve-souris s'envole en poussant des cris
« sinistres. Dieu suprême! pourquoi donc les femmes

« *inspirent-elles tant d'amour, puisqu'il leur est im-*
« *possible de le réaliser? Chariclée!... hélas! je ne*
« *me tue pas à cause d'elle. Personne ne se suicide*
« *pour un amour malheureux : on se tue pour une*
« *personne déterminée; on meurt parce qu'on a cessé*
« *de croire à l'amour, sans lequel un noble cœur ne*
« *saurait vivre. Enfin, j'ai cru à l'immortalité de*
« *l'âme, j'ai perdu cette espérance, et je vis encore.*
« *J'ai cru à la femme, j'ai été trompé, et dans peu je*
« *dormirai le sommeil de marbre. Quelle puissance*
« *possède donc l'amour? Déjà Chariclée se divertit*
« *avec un autre: que lui importe, hélas! d'avoir pré-*
« *cipité un homme dans le désespoir, d'avoir broyé un*
« *cœur, d'avoir détruit mon avenir? Que lui im-*
« *porte!... Quelle femme peut me rendre mon cœur?*
« (L'horloge sonne la demie.) *Le beau ciel!... ter-*
« *rible est son silence! O étoiles, je vais donc m'en-*
« *voler dans vos régions? Mystère! Quel ver que*
« *l'homme! Il a soif, mais nulle part il n'y a d'eau*
« *pour étancher la soif de savoir qui le dévore!*
« (L'horloge sonne trois quarts.) *Quinze minutes*
« *encore et ensuite je serai en présence de l'éternité, et*
« *personne ne me pleurera. Pourquoi ne suis-je pas*
« *mort enfant dans les bras de mes parents, là où je*
« *suis né, devant l'amour de ma mère? Alors du*

« *moins les larmes les plus sacrées auraient coulé sur*
« *ma mémoire, et mon ombre eût été consolée. Maintenant je passe, et je ne serai pas pleuré! Quel*
« *froid!* (Il s'enveloppe dans son manteau.) *Mais le*
« *froid de la mort est plus vif. Qui le ressent? Les*
« *vivants seuls. Le magnifique soir! O nature, sans*
« *amour quel beau cadavre tu fais! De tous les symboles de beauté que tu présentes, l'homme n'en a pu*
« *lire qu'un seul—amour—et ensuite—mort. Hélas! la*
« *douleur est née avec l'homme, mais elle est toujours*
« *nouvelle. Y a-t-il une existence après la mort?*
« *Voyons.* » (Cimon relève le chien de son revolver.)

Il y a là dedans du Shakespeare et de l'Alfred de Musset; il y a surtout un souffle de puissante originalité et une vigueur de pensée peu commune. Nous applaudissons de grand cœur à cette œuvre du jeune et vaillant écrivain, et nous souhaitons qu'il nous en donne souvent de pareilles.

M. Paparrigopoulos a de nombreux admirateurs; mais, comme tous les hommes d'élite, il n'a pas échappé aux injustes et virulentes attaques d'une critique passionnée. Nous ne pouvons que l'en féliciter chaudement: il est certaines gens dont on doit être fier

d'encourir le blâme et d'exciter l'envie. M. Paparrigopoulos fait bien de les dédaigner; son étoile littéraire est assez lumineuse pour faire pâlir les astres jaloux de son éclat.

Paris, 20 mars 1872.

EMILE LEGRAND.



PERSONNAGES :

DÉMOS (le Peuple).
MONARCHIE.
MADAME CONSTITUTION.
DÉMOCRATIE.
LA CHAMBRE, servante de Madame Constitution.



LE
CHOIX D'UNE FEMME

COMÉDIE POLITIQUE EN UN ACTE

SCÈNE I

Une chambre avec une porte au fond, en face de la salle, et une autre en biais sur le côté gauche; à droite de la scène une table avec une bouteille de vin dessus. Sept fauteuils. DÉMOS, *très-simplement vêtu, se promène sur la scène.*

DÉMOS.

VIVE la liberté!..... Mais, par les écrevisses, je crois que cette divinité est une chimère. A preuve que les esclaves l'invoquent toujours. L'avez-vous jamais vue, vous? Je ne parle pas de la liberté politique, Dieu nous en garde! Mais toi, employé, tu es l'esclave de ton chef de bureau; toi, marchand,

l'esclave de la fortune; vous, madame, l'esclave de votre mari, ou bien votre mari est votre esclave. Je ne compte pas ceux qui, grâce à une signature, sont menacés de passer leur vie dans les prisons pour dettes. La société est une fabrique de chaînes; la nature, une fabrique de chaînes; le Code, une fabrique de chaînes; et, avec tout cela, les ouvriers, pendant qu'ils forgent les anneaux de ces chaînes, sifflent un chant à la liberté. Donc, vive la liberté! L'humanité est fatalement condamnée à crier étourdiment *vivat!* Vive!... Mais j'oubliais que j'ai l'intention de me marier; j'ai proclamé partout que je cherche une femme, et cependant me voilà qui chante des hymnes à la liberté. C'est une bonne chose, dit-on, que la vie conjugale; très-bonne, je le crois, parce que je ne la connais pas. Mais elle a tant de soucis, tant de charges, que c'est à peine si, avec les cent bras de Briarée et un organisme analogue, on pourrait espérer la victoire. Voilà pourquoi un mari n'ose jamais se découvrir la tête sans une certaine inquiétude. Et, à vrai dire, cette chaste vie est le terme de la jeunesse, de cet âge d'or, comme l'appellent les poëtes, eux qui aiment l'or. Au diable donc la jeunesse! Bel âge, en vérité, où l'homme a le droit de faire des sottises, de

se fourvoyer hors du droit chemin, de dire des balivernes, de considérer la femme comme une fleur et la tempête comme une harmonie. Jeunesse, ton nom est folie. Vive le désenchantement, vive le mariage, et..... Mais, que diable ! je crie tant de fois *vivat !* qu'on va me prendre pour un sergent de ville.

SCÈNE II

DÉMOS ET MONARCHIE

MONARCHIE *entre vêtue d'une magnifique robe jaune, les épaules et les bras nus ; elle porte un binocle ; elle observe* DÉMOS *de la tête aux pieds, et fait une moue dédaigneuse.*

DÉMOS.

Que cherches-tu, madame ?

MONARCHIE.

Monsieur Démos ; mais je me suis trompée.

DÉMOS.

C'est moi.

MONARCHIE.

Vous ? Impossible. On dit que Démos est un homme comme il faut.

DÉMOS.

Et l'on dit vrai, madame.

MONARCHIE.

Cependant je vois que ce bruit n'est pas exact. D'abord, vous ne portez pas de gants....

DÉMOS.

Mais j'ai les mains très-propres. Les gants n'ont été inventés que pour cacher les mains galeuses.

MONARCHIE.

Peu importe, aujourd'hui tout homme comme il faut porte des gants. Entre le contact de deux épidermes et une poignée de main il y a de la différence! Ensuite, votre chevelure n'est pas bien arrangée; elle se flétrit, parce qu'elle n'a jamais éprouvé les amoureuses caresses des parfums; elle pourrait parfaitement bien servir d'étrille pour mes chevaux. En outre, vos souliers ne sont pas cirés et votre col a un mauvais pli. De plus, votre chemise n'est pas assez blanche et n'est pas en batiste. Enfin, vous ne portez pas d'habits à la mode et vous me tutoyez.

DÉMOS.

Malgré cela, je suis Démos, un homme naturel

de la tête aux pieds. Parle, parle donc ! Vous autres, femmes, vous n'êtes pas responsables de ce que vous dites; nous ne pouvons pas vous flanquer des gifles.

MONARCHIE.

Vous cherchez une femme ?

DÉMOS.

Certainement. — Au diable la jeunesse, la joie et l'enivrement ! On se dégoûte même du bonheur. Aucune femme n'aime comme une épouse aime.... son mari.

MONARCHIE.

Eh bien ! me voilà.

DÉMOS.

Oh ! oh ! on ne prend pas une femme d'emblée comme cela. Il n'y a que l'amour qui naît à l'improviste ; c'est du moins ce que disent les romanciers, car il ne m'est jamais arrivé d'aimer platoniquement. Tu me comprends, n'est-ce pas? *Platoniquement*. Je souligne le mot.

MONARCHIE, *à part*.

Quel homme grossier !

DÉMOS.

Vois-tu? je suis le meilleur des maris. J'ai une poitrine large et poilue, des muscles puissants, des nerfs vigoureux, une force indomptable, une santé à toute épreuve. Je suis très-laborieux; je mange beaucoup, je bois plus encore, et lorsque je tombe sur mon lit je m'endors immédiatement du plus profond sommeil.

MONARCHIE.

Comment, monsieur?

DÉMOS, *à part.*

Je crois que je n'aurais pas dû dire ces dernières paroles. (*A Monarchie.*) J'ai quelque fortune. Je possède cinquante arpents de terre; il est vrai qu'ils sont aussi stériles que la tête d'un grammairien. Mais peu importe, c'est toujours une propriété. J'ai, en outre, cent oliviers qui ne donnent des fruits que tous les quatre ans, absolument comme si c'étaient des élections de députés; mais cela est encore bien égal, ils rapporteront davantage dans un siècle. Les olives, comme les grandes idées, demandent beaucoup de temps pour produire en abondance. En outre, quand je me marierai, on me gratifiera

de cinq cents arpents de terre nationale..... Mais, j'ai un défaut.

MONARCHIE.

Un seul? Lequel?

DÉMOS.

Je suis inconstant. J'aime passionnément le beau sexe. Moi, madame, je ne suis pas de ces hommes poitrinaires qui dédaignent la plus belle fleur de la nature, celle qui nous procure les plus vifs plaisirs. Je suis un homme complet et vigoureux, et j'aime cent fois mieux reposer sur le sein voluptueusement palpitant d'une femme que dans le sein d'Abraham. Cette côte qui fut détachée de nous s'adapte on ne peut mieux à notre côté. Un bras rond et potelé est le plus précieux des colliers, et j'étudie la nature dans les yeux de la femme. Mais le savant ne se contente pas d'un seul livre. J'aime beaucoup la lecture.

MONARCHIE.

Comment, monsieur?

DÉMOS, *à part*.

J'ai encore dit une sottise. Aujourd'hui je suis bête comme un mari le lendemain de ses noces, au

lieu d'avoir les heureuses dispositions de la veille. (*A Monarchie.*) Madame, comment t'appelles-tu?

MONARCHIE.

Je m'appelle Monarchie. Je suis la plus noble des femmes. Je passe trois heures à ma toilette, parce que, selon moi, tout consiste à paraître avec une tournure élégante. Il y a des circonstances où, si nous avançons le pied gauche avant le pied droit, nous commettons un crime de lèse-majesté. Le cérémonial est tout. Celui qui ne sait pas saluer ne mérite pas qu'on lui rende son salut. Je dépense quatre heures en visites....

DÉMOS.

Mais tu es dépensière outre mesure.

MONARCHIE.

On n'interrompt pas celui qui parle, monsieur Démos. Je passe le reste de la nuit à me divertir. Je me mets au lit le matin et je ne me lève que le soir.

DÉMOS.

Cela est terrible, car nous ne nous y rencontrerons jamais ensemble.

MONARCHIE.

Ma mère s'appelle *Ignorance* et mon père *Frayeur*. Je serai la meilleure des épouses, parce que je vous ferai couler une vie tout à fait exempte de soucis. Vous n'aurez à vous inquiéter de rien ; c'est moi qui tiendrai le gouvernail de la maison ; je serai en même temps pilote et capitaine. J'exprimerai votre opinion et vos sentiments, j'administrerai la fortune, je recevrai toutes les visites et toutes les lettres ; je ferai tout et je penserai à tout à votre place.

DÉMOS.

Mais, et moi alors ? Je ne serai rien, je ne servirai à rien ?

MONARCHIE.

Au contraire, vous servirez à beaucoup de choses : vous irez au marché.

DÉMOS.

C'est-à-dire que vous voulez un domestique et non pas un mari. Il est vrai que les devoirs de l'un et de l'autre se confondent.

MONARCHIE.

En outre, vous êtes laborieux. Vous arrosez la

terre de votre sueur; vous savez très-bien que la force a été donnée aux hommes pour travailler, et la faiblesse aux femmes pour se reposer.

DÉMOS.

Mais, madame, tu fais de moi le rédacteur responsable de tes opinions.

MONARCHIE.

Je vous répète qu'on n'interrompt pas celui qui parle. Donc vous aimez le travail et vous êtes actif. Avec votre labeur vous gagnerez de l'argent, que vous déposerez entre mes mains pour que je le dépense. Pour l'homme, le travail est une nécessité; pour la femme, la dépense en est une autre.

DÉMOS.

Tu vois que je ne t'interromps pas.

MONARCHIE.

Ensuite vous aurez soin de me distraire quand je serai mal disposée. Enfin je vous flanquerai des soufflets quand j'aurai les nerfs agacés. Le soufflet d'une femme est toujours une caresse.

DÉMOS.

Et s'il m'arrive aussi d'avoir mes nerfs, à moi?

MONARCHIE.

Alors je vous ferai saigner, ou bien je vous rendrai fou avec une drogue préparée à cet effet.

DÉMOS.

Mais la loi te punira.

MONARCHIE.

La loi? c'est bon pour les enfants! Je suis au-dessus de la loi. La loi a été faite pour vous et pas pour moi. Au mari seul incombent les charges du mariage; si je commets un crime, c'est vous qui serez puni...

DÉMOS.

Est-ce sur tes gants que tu as lu cette justice-là?

MONARCHIE.

C'est dans le destin.

DÉMOS.

Mais je ne crois pas au destin, moi. Je suis chrétien, et ma religion nous proclame tous égaux.

MONARCHIE.

Vraiment; et moi aussi je travaille à cette égalité en nivelant toutes les têtes qui dépassent.

DÉMOS.

Et de cette façon ma maison prospérera?

MONARCHIE.

Certainement, elle prospérera. Tous ceux qui viennent ici, tous ceux qui visitent ta maison tourneront leurs regards vers moi, me feront la cour, et mendieront en rampant un de mes sourires; tandis que toi tu travailleras dans les champs la terre stérile. Tu aimes la tranquillité; aie-la complète, tu ne seras jamais troublé.

DÉMOS.

Je comprends. Mais qu'est-ce que je serai, moi?

MONARCHIE.

Tu seras le glorieux mari de Monarchie; tout le monde te recherchera pour s'informer de ma santé, de mes préférences, de mes désirs.

DÉMOS.

Et parfois, quand tu éternueras, je te dirai : Que Dieu te bénisse! Compris. Mais.... (*A part.*) Buvons le calice jusqu'à la lie. (*A Monarchie.*) tu comprends que..... tu sais que.... (*il tousse*) le mariage exige....

Ah ! écoute. Lorsque nous serons mariés, continueras-tu à me parler au pluriel ?

MONARCHIE.

Bien certainement.

DÉMOS.

Un mari, au pluriel ! c'est une terrible chose. Cependant tu sais que le mariage...... c'est-à-dire l'épouse, comment, (*à part*) comment diable dire la chose avec une périphrase noblement tournée? (*A Monarchie.*) C'est-à-dire l'épouse... en droite ligne.....

MONARCHIE.

Je ne comprends pas ce que signifie cette droite ligne.

DÉMOS.

Fait des enfants, madame. (*A part.*) Ouf! J'ai montré du courage !

MONARCHIE.

Pourquoi mêles-tu la ligne droite avec la ligne oblique? Ainsi donc, elle fait des enfants.

DÉMOS.

Soit même de la ligne oblique ! Parfaitement.

Mais ces rejetons de la ligne oblique, comment les élèveras-tu? (*On frappe à la porte.*) Tout de suite, tout de suite! Réponds donc. (*La porte, ouverte avec violence, livre passage à Madame* CONSTITUTION.)

SCÈNE III

DÉMOS, MONARCHIE, MADAME CONSTITUTION

CONSTITUTION *porte un habillement moitié d'homme moitié de femme, et est coiffée d'un chapeau de castor.*

MADAME CONSTITUTION.

Êtes-vous monsieur Démos?

DÉMOS.

Monsieur, Madame...... Par ma foi, je ne sais à quel sexe tu appartiens. Tu interromps une conversation très-sérieuse, et Monarchie dit qu'on n'interrompt pas ceux qui parlent.

MADAME CONSTITUTION.

Mais je n'ai pas vu dehors d'écriteau avec ces mots : *Ici l'on parle ; défense au public d'entrer.*

MONARCHIE, *à Démos.*

Renvoyez donc ce monstre.

DÉMOS.

Tiens-toi tranquille.

MONARCHIE, *à Démos.*

Comment, tiens-toi tranquille ? Ne vois-tu pas qu'elle garde son chapeau en parlant ?

DÉMOS, *à Monarchie.*

Oh ! quant à cela, ça m'est bien égal.

MADAME CONSTITUTION.

Je suis ennemie des secrets. Pour moi, il n'y a que le secret des lettres qui soit absolument inviolable. Donc, assez de tous ces mystères ! Monsieur Démos, vous avez l'intention de vous marier ; je l'ai appris et je me suis hâtée de venir. Mon extrême précipitation est cause que je n'ai pu parvenir à m'habiller comme il faut, et j'ai pris tout ce qui m'est tombé sous la main.

MONARCHIE, *à Démos.*

Tout ce qui lui est tombé sous la main, c'était un habit d'homme. O pudeur, pudeur, sur quelle joue virginale t'es-tu réfugiée !

MADAME CONSTITUTION.

Eh ! ma très-chère, si j'appelle ma chambrière, elle va vous mettre en fuite par ses cris. (*A Démos.*) Je m'appelle madame Constitution.

DÉMOS.

Madame Constitution, madame Constitution... Je ne comprends pas ; j'ai l'intention d'épouser une femme.

MADAME CONSTITUTION.

Est-ce que vous me prenez pour un homme ?

DÉMOS.

Un homme ? Ce serait te faire beaucoup d'honneur. Tu es un être neutre, madame Constitution ; tu es un hermaphrodite, un animal moitié bouc moitié cerf, une Chimère. Quel est ton père ?

MADAME CONSTITUTION.

J'ai deux pères.

DÉMOS.

Seulement ! Cela ne nuit pas. C'est la mode.

MADAME CONSTITUTION.

Frayeur et *Soupçon*.

DÉMOS.

Estimables pères. Et ta mère ?

MADAME CONSTITUTION.

Mon nez ?

DÉMOS.

Ta mère ! Tu n'entends donc pas ?

MADAME CONSTITUTION.

Pardon ! Effectivement, je n'entends pas très-bien.

DÉMOS.

Passe encore si tu étais sourde-muette. Il faut que la vertu soit complète ; autrement, c'est un vice.

MADAME CONSTITUTION.

C'est la faute de ma chambrière, madame la Chambre, qui fait tant de tapage, qui crie si fort qu'elle m'a rendue sourde. Ma mère, dites-vous ?

Je puis parler d'elle d'une façon plus positive. C'est la Liberté, mais elle est accouchée de moi avant terme.

DÉMOS.

Comment s'appelle ta chambrière?

MADAME CONSTITUTION.

La Chambre. C'est elle qui prépare mes habits, qui lisse ma chevelure, qui me passe le pinceau...

DÉMOS.

Le pinceau?

MADAME CONSTITUTION.

Certainement, le pinceau. Je m'en sers beaucoup, du pinceau.

MONARCHIE.

Quel monstre! Elle ose se vanter de ce que son visage est une peinture.

MADAME CONSTITUTION.

Une peinture, soit. Mais qui s'est jamais avisé de blâmer une peinture de Raphaël, parce qu'elle est faite avec des couleurs? La beauté artificielle est bien plus précieuse que la beauté physique. Celle-

ci est l'œuvre d'une puissance supérieure, tandis que celle-là est notre propre ouvrage.

MONARCHIE, *à Démos.*

C'est une femme dangereuse. Hâtez-vous de la renvoyer. Quels sophismes, mon Dieu, quels sophismes!

MADAME CONSTITUTION.

Outre ma chambrière, j'ai sept domestiques. L'un est préposé à l'intérieur de la maison; il veille à ce que les chambres soient bien propres, les meubles convenablement arrangés et les vases vidés; et, pour ce motif, on le nomme de l'*Intérieur*. L'autre prend les noms de ceux qui viennent me voir; il tient note des visites qui sont dues; et, quelquefois, lorsqu'il fait nuit, il conduit les gens, un flambeau à la main, jusqu'à la porte; on le nomme des *Relations extérieures*. Un autre veille à ce que le vaisseau dans lequel on lave le linge ne fuie pas; et, comme il y a vaisseau, on le nomme de la *Marine*. Un autre s'occupe de faire repasser les couteaux avec lesquels on coupe la viande et le pain, de rendre pointue la broche qui sert à préparer le rôti; et, pour cela, on l'appelle de la *Guerre*. Un autre est chargé de tenir toujours allumée la

lampe qui brûle devant les saintes images, et on le nomme des *Cultes*. Un autre a mission de veiller à ce que la nourriture soit répartie avec égalité et justice; et, pour cette raison, on le nomme de la *Justice*. Enfin, on appelle des *Finances* celui qui distribue les traitements à lui-même et aux autres.

DÉMOS.

Quelle quantité de domestiques!

MADAME CONSTITUTION.

C'est parce que tout dépend de la distribution des pouvoirs. La distribution des pouvoirs, voilà la question. L'un pense sans exécuter; l'autre exécute sans penser. Voilà la perfection. Nous divisons le rayon dans ses composés et nous multiplions les forces.

MONARCHIE.

C'est-à-dire que vous les affaiblissez. Eh! madame Constitution, au prisme qui divise le rayon je préfère la lentille qui concentre les rayons en un seul point, fort et rapide comme le feu.

MADAME CONSTITUTION.

Tu aimes les foyers, toi. Tu ne comprends pas la grandeur de la distribution des pouvoirs.

MONARCHIE.

Je la comprends très-bien. Dans un vase vous faites bouillir la viande, dans un autre les légumes; vous mêlez ensuite le tout dans un plat, vous le servez au convive, qui, après l'avoir mangé, avale aussi un peu de sel, selon la règle de la distribution des pouvoirs.

DÉMOS.

Je commence à n'y plus rien comprendre du tout. Ce que tu dis est du chinois pour moi. Madame Constitution, après tant de distinctions, sache donc un peu distinguer toi-même.

MONARCHIE.

Bravo! Allez au diable, à la fin, Madame Constitution.

DÉMOS, *à Monarchie.*

Ne t'en mêle pas, toi. (*A Madame Constitution.*) Et ta chambrière, elle crie beaucoup?

MADAME CONSTITUTION.

Oh! oui. Je lui dis de m'apporter l'huile pour la lampe. Il faut que nous y réfléchissions, répond-elle. On met l'huile dans la lampe pour éclairer,

mais la lumière n'est nécessaire que lorsqu'il fait obscur : fait-il obscur maintenant? voilà la question. Et alors commence la discussion, qui dure jusqu'au matin. Et pour tout c'est la même chose; de sorte que souvent on apporte la lumière quand il fait déjà jour.

DÉMOS.

Mais cela est insupportable.

MADAME CONSTITUTION.

Une autre fois, on m'annonça que le feu avait pris à ma maison de campagne, et qu'une pompe à incendie était nécessaire. Je donne l'ordre d'acheter une pompe; ma chambrière s'y oppose, en disant que cela ne rentre pas dans les dépenses régulières. Mais la maison brûle, peu importe. Il faut réfléchir comment nous justifierons la dépense. Donc, après de longs débats, on acheta la pompe quand la maison était déjà en cendres.

DÉMOS.

Je m'étonne de ce que vous vivez encore. Mais alors pourquoi ne la renvoyez-vous pas?

MADAME CONSTITUTION.

Pour cent dix raisons. (*Bas à Démos.*) Elle est ma

fille, mais non d'un légitime mariage. (*Haut.*) J'aime la vivacité, les fables. Elle me raconte les *Mille et une Nuits*, qu'elle sait par cœur. Sans elle je suis une lettre morte, un moucheron sans bourdonnement.

MONARCHIE.

Un âne sans voix.

MADAME CONSTITUTION.

Si la Chambre était présente, madame Monarchie, elle pourrait vous répondre convenablement.

MONARCHIE.

Drôle de chose que d'oublier vos oreilles.

DÉMOS.

Il fallait l'amener avec toi.

MADAME CONSTITUTION.

Oh! elle va venir, sois sans inquiétude. Elle vient sans qu'on l'appelle. Mais alors, Seigneur! grâce pour nos oreilles. Elle est un peu vive, à vrai dire, mais très-gracieuse. C'est pour cela que j'oublie tout, même ses propres larcins.

DÉMOS, *mettant ses mains dans ses poches.*

Elle vole donc aussi? Il ne manquait plus que cela !

MADAME CONSTITUTION.

C'est-à-dire que ses actes ne sont pas réellement des vols. Quand, par exemple, je veux désigner un intendant pour surveiller mes domaines, elle me contraint à choisir quelqu'un de sa connaissance, et reçoit une récompense considérable.

MONARCHIE.

Oh! l'impudente! et cela n'est pas un vol ?

MADAME CONSTITUTION.

Certainement non. C'est une corruption, mais dans mon intérêt.

MONARCHIE.

Et vous êtes venue pour lutter contre moi?

MADAME CONSTITUTION.

Vous rêvez des adversaires, il me semble.

MONARCHIE.

Mais enfin, vous êtes venue pour me supplanter.

MADAME CONSTITUTION.

Vous devenez insupportable avec vos bouffonneries.

MONARCHIE.

Respectez-moi, car je suis toute-puissante, savez-vous?

MADAME CONSTITUTION.

Où est votre puissance, je vous prie? Ce n'est certainement pas dans vos mains; elles sont si mignonnes!

MONARCHIE.

Je suis toute-puissante *par la grâce de Dieu*.

MADAME CONSTITUTION.

Et vous êtes vraiment digne de grâce (de pitié).

MONARCHIE.

Effrontée petite femme! Pont que la moindre crue d'eau peut entraîner dans l'abîme.

MADAME CONSTITUTION.

Masque de théâtre! Va donc séduire, avec tes appas surannés et tes joues ridées, quelque vieillard cassé, tremblotant, hébété par la débauche.

Qu'y a-t-il de commun entre toi et un homme vigoureux?

MONARCHIE.

Tais-toi, amphibie, toi qui reçois par procuration des saluts et des baisers. Singulière épouse, en vérité, que celle qui cherche les aventures, qui passe alternativement dans les bras de deux cents hommes, qu'elle prend tous pour Démos.

MADAME CONSTITUTION.

Chaque siècle a déchiré un lambeau de ta pourpre; c'est pour cela que tu as les épaules et les bras nus.

DÉMOS.

Étranges compliments! Cessez donc, j'y perds la tête. Écoutez, madame Constitution, si je vous épouse, me mettrez-vous la Chambre sur le dos?

MADAME CONSTITUTION.

Bien entendu; je vous ai dit que nous étions inséparables.

DÉMOS.

Oh! horreur d'horreur!

MONARCHIE.

Cessez ces déclinaisons de mots, et chassez-moi ce diable-là.

DÉMOS.

Madame Constitution, nous avions tout à l'heure posé une question. Vous savez que... vous n'ignorez pas que... (*A Monarchie.*) Madame Monarchie, laissez-nous seuls, je vous en prie, car, lorsque je vous vois, cela m'embarrasse.

MONARCHIE.

Moi, me retirer! Impossible.

DÉMOS.

Mais je vais réclamer l'intervention du public.

MONARCHIE.

Le public? Il aura peur de ma robe de pourpre et n'approchera pas.

DÉMOS.

Très-bien, reste. (*Il se promène un moment, puis tout à coup il s'arrête.*) Comment élèveras-tu tes enfants, madame Constitution?

MADAME CONSTITUTION.

Je leur apprendrai l'équilibre.

DÉMOS.

L'équilibre ! Qu'est-ce que tu me chantes là ?

MADAME CONSTITUTION.

Rien de trop.

MONARCHIE.

Rien de trop ! Sot axiome qui n'est pratiqué que par les petits esprits et les âmes vulgaires. Ce *Rien de trop*, la force ne l'admet pas. Il n'y a que l'homme jaloux de la grandeur des gens illustres qui met en avant ce proverbe : *La mesure est toujours ce qu'il y a de meilleur.* Et c'est avec ces axiomes, sots comme la médiocrité, que madame Constitution cherche à me supplanter ?

DÉMOS.

Rien de trop ! Monarchie a raison, je veux être maître absolu chez moi.

MADAME CONSTITUTION.

Mais alors vous ne serez jamais d'accord. C'est pour cela qu'à la mine de la toute-puissance j'oppose une contre-mine.

MONARCHIE.

Et le résultat est un pouff! Bravo, madame Pouff!

MADAME CONSTITUTION.

Certainement, un pouff qui neutralise l'extrême amour du pouvoir chez Démos, et l'extrême amour du pouvoir chez madame Monarchie.

DÉMOS.

Je n'aime pas les bains tièdes. Y a-t-il quelque autre chose?

MADAME CONSTITUTION.

L'éloquence... (*Grand bruit au dehors; cris perçants de femme.*)

DÉMOS.

Qui est-ce encore? Une autre femme! Mais on dirait que ces femmes-là me prennent pour un Turc. (*Le bruit augmente.*) Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il arrive? (*Entre la Chambre des Députés.*)

SCÈNE IV

DÉMOS, MONARCHIE, MADAME CONSTITUTION, LA CHAMBRE

La CHAMBRE *vêtue d'une robe de toile à carreaux sur lesquels sont imprimés les mots* oui *et* non ; *elle entre pleine de colère et de rage.*

LA CHAMBRE.

Madame Constitution, vous ne m'avez pas appelée avec vous ? Croyez-vous donc vous débarrasser de moi ? Comment ? Pourquoi avoir si longtemps tardé, est-ce que vous n'auriez plus besoin de mes conseils ? Mais je suis venue de mon plein droit, insidieuse ! (*Elle lui donne un soufflet.*)

MADAME CONSTITUTION.

Je crois qu'elle m'a frappée.

MONARCHIE.

Madame Constitution est Pyrrhoniste.

DÉMOS.

Je comprends, c'est certainement la Chambre.

LA CHAMBRE, *à Démos.*

Silence, toi! (*A madame Constitution.*) Tu ne me trompes pas? Non! Tu médites quelque chose contre moi. Tu veux administrer la maison sans moi, sans mes conseils, sans mes avertissements! Hein? Mais je saurai déjouer tes desseins, et nous verrons qui réussira.

DÉMOS.

Cette arrogance est insupportable. Madame Constitution, je vous plains.

MADAME CONSTITUTION, *à la Chambre.*

Voyez-vous ce que vous faites? Il ne voudra plus m'épouser.

LA CHAMBRE, *à madame Constitution.*

Qui? Cet animal?

MADAME CONSTITUTION.

Au nom de Dieu ou du diable, parlez plus bas!

LA CHAMBRE.

Au contraire, je crierai jusqu'au troisième ciel. L'homme est un animal raisonnable; il a été fait pour parler, pour parler éternellement. Autrement, il est un animal, comme celui-là.

MADAME CONSTITUTION, *à part.*

Il faut que je détourne son attention par un stratagème. (*A haute voix.*) Ah! ah! je me trouve mal... Un peu d'eau.

(DÉMOS *s'empresse d'apporter un verre d'eau.*)

LA CHAMBRE, *le saisissant par la main.*

Où allez-vous?

DÉMOS.

Chercher un verre.

LA CHAMBRE.

Y avez-vous réfléchi d'abord? Avez-vous examiné si cela convient ou non, et quelles sont les conséquences de cet acte?

DÉMOS.

A quoi ai-je à réfléchir? Ne voyez-vous pas comme elle est pâle?

LA CHAMBRE.

Eh! monsieur! vous êtes plus ignorant qu'un maître d'école. L'homme doit penser avant de décider, et penser beaucoup. Ensuite il doit poser la question, et la poser non pas une fois, mais trois

fois, et pas le même jour, mais à des jours différents. Puis, quand il est décidé, il doit réfléchir de nouveau à l'exécution et se hâter lentement.

DÉMOS.

Mais, ma sœur, vous êtes une brute ou une folle; ne voyez-vous pas que la malheureuse souffre?

LA CHAMBRE.

Alors, il faut que cela soit constaté. Voyons aujourd'hui son pouls, et demain nous poserons la question s'il faut lui donner de l'eau ou non.

MADAME CONSTITUTION.

Ah! je meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

DÉMOS.

Allez au diable! (*Il s'arrache violemment de ses mains, et apporte un verre d'eau, avec lequel il asperge madame* CONSTITUTION.)

LA CHAMBRE.

Comment! vous empiétez sur les devoirs d'autrui! C'est une témérité inouïe! audace! illégalité, illégalité! encore une fois illégalité!

DÉMOS.

Allez au diable! (*Il s'élance contre la Chambre, qui se hâte de fuir.*)

(*Madame* CONSTITUTION *se relève.*)

MONARCHIE.

Courons, de peur que Démos ne nous échappe. Madame Constitution, contractons alliance pour le moment.

(*Ils sortent de la scène,* DÉMOS *poursuivant la* CHAMBRE*; derrière lui* MONARCHIE *et madame* CONSTITUTION.)

SCÈNE V

La place des Colonnes. Sur la colonne renversée de Jupiter Olympien est assise DÉMOCRATIE *revêtue de l'ancien costume grec, et le front ceint de lauriers; elle porte une couronne desséchée.*

DÉMOCRATIE, *étendant la couronne desséchée.*

Voilà ce qui me reste de mon antique félicité. J'aimais alors, et j'étais aimée. Démos était encore enfant, et il avait dans son cœur la joyeuse inno-

cence, l'inébranlable audace et les magnanimes dispositions de la jeunesse. Le monde entier était à nous; la nature tout entière vivait et parlait en mille langues. Rien n'était mort. Les forêts, les ruisseaux, les collines, les pierres elles-mêmes conservaient de douces traditions et d'émouvants souvenirs. Mais maintenant Démos ne se souvient plus de moi. Le temps a flétri ses nobles sentiments, et de nouvelles idées, des principes nouveaux, ont corrompu cet excellent cœur. Il s'est livré à des femmes frivoles qui le mènent par le nez, grâce à leurs trompeuses caresses. Sa force s'épuise et se consume en vains et inutiles travaux. Des charlatans, des corrupteurs, se moquent de lui. (*Elle se lève.*) Mais il se souviendra encore de moi, quand il verra combien stérile est cette terre en femmes qui l'aiment passionnément et sincèrement. Quand mille fois il aura été trompé et que mille fois il aura pleuré, quand enfin, en proie au désespoir et à l'abandon, il étendra les mains vers moi; alors, oh! alors il se souviendra de la seule femme qu'il a aimée, et il viendra se reposer près de moi.

(*Entre la* CHAMBRE *poursuivie par* DÉMOS, *dont l'habit est tenu d'un côté par* MONARCHIE *et de l'autre par madame* CONSTITUTION.)

DÉMOS, *à la Chambre.*

Ouf! je n'en puis plus. Vous êtes lente dans vos pensées, mais à la fuite plus rapide qu'un cerf.

MONARCHIE, *observant avec terreur Démocratie; à Démos.*

Fuyons donc; n'est-ce pas que j'ai raison, madame Constitution?

MADAME CONSTITUTION, *observant aussi avec terreur Démocratie.*

En effet, fuyons.

DÉMOS, *s'approchant de Démocratie.*

Oh! un fantôme.

MONARCHIE.

Oui! un fantôme. Allons-nous-en. N'est-ce pas que j'ai raison, madame Constitution?

DÉMOS.

Mais un beau fantôme, mesdames; et la beauté ne fait peur qu'aux vieillards. J'ai vu cette femme quelque part.

DÉMOCRATIE, *souriant amèrement.*

Il m'a vue quelque part!!!

MONARCHIE, *entraînant Démos.*

Allons-nous-en.

DÉMOS.

Je ne m'en vais pas si le fantôme ne vient pas avec moi. Fantôme, je t'en conjure, suis-moi.

DÉMOCRATIE, *s'avançant.*

Oui, je suis vraiment un fantôme, et je te suis. Je suis le fantôme de la gloire et du bonheur passés.

DÉMOS.

Viens, viens! Je dois me marier. Je dois choisir une femme. Et, j'en jure par ta couronne desséchée, tu es belle.

MONARCHIE, *à madame Constitution.*

Nous l'avons tolérée.

(*Tous se retirent excepté la Chambre.*)

LA CHAMBRE.

Les anciens disent : *Ménage le temps.* La célérité réalise ce précepte, dont je n'ai jamais aussi bien compris la vérité que dans les dangers. Alors, ménage le temps, c'est-à-dire mets dans tes pieds

toute la puissance de la vapeur, et fuis. Dans les résolutions, au contraire, ils disent : *Hâte-toi lentement*, et ils ont raison, ces anciens. Mais, comme on dit, les morts ont toujours raison, et l'antiquité est morte. Cependant, s'il faut que j'énonce une opinion, moi aussi, je pense que celui qui est mort a tort, puisqu'il ne parle pas. J'entends du bruit... En mouvement la locomotive! (*Elle fuit précipitamment.*)

SCÈN

La scène com *ncer*

DÉMO

MADAME CON

Beaucoup d
sincères. Le
sans asile,
vénérable,
croix un c

admirant ma beauté en paroles, célébrant ma grâce et ma vertu, jurant en mon nom et se parjurant dix mille fois par jour. Les autres me font des caresses pour exciter la jalousie de madame Monarchie, dont ils recherchent la faveur.

MONARCHIE.

Voilà qui prétendrait pouvoir éveiller ma jalousie.

DÉMOC [illegible] os.

m'a im [illegible] nt : un seul peut-toi.

MAD [illegible] TION.

ortabl [illegible]

ce c [illegible]

Dém [illegible]

[illegible] tion

[illegible] que je abrutis

toute la puissance de la vapeur, et fuis. Dans les résolutions, au contraire, ils disent : *Hâte-toi lentement*, et ils ont raison, ces anciens. Mais, comme on dit, les morts ont toujours raison, et l'antiquité est morte. Cependant, s'il faut que j'énonce une opinion, moi aussi, je pense que celui qui est mort a tort, puisqu'il ne parle pas. J'entends du bruit... En mouvement la locomotive! (*Elle fuit précipitamment.*)

SCÈNE VI

La scène comme au commencement.

DÉMOS, MONARCHIE,
MADAME CONSTITUTION, DÉMOCRATIE

DÉMOCRATIE.

Beaucoup d'amants m'entourent, mais peu sont sincères. Les uns, âmes viles, gens nomades et sans asile, se moquant de tout ce qui est saint et vénérable, capables de faire avec le bois de la croix un coffre à écus, se pressent autour de moi,

admirant ma beauté en paroles, célébrant ma grâce et ma vertu, jurant en mon nom et se parjurant dix mille fois par jour. Les autres me font des caresses pour exciter la jalousie de madame Monarchie, dont ils recherchent la faveur.

MONARCHIE.

Voilà qui prétendrait pouvoir éveiller ma jalousie.

DÉMOCRATIE, *à Démos.*

Bien peu m'aiment sincèrement : un seul peut-être, et c'est toi.

MADAME CONSTITUTION.

L'insupportable jactance!

DÉMOS.

Confiance enchanteresse!

MONARCHIE, *à Démos.*

Chasse-la promptement. C'est la personnification de l'anarchie; elle ruinera ta maison.

DÉMOCRATIE.

Oh! assurément, je suis l'anarchie, parce que je n'ai pas une cravache à la main et que je n'abrutis

pas les hommes par une honteuse paresse. Laissez les lieux communs, ce n'est pas vouloir l'anarchie que de vouloir la liberté sans limites, et il n'y a que les fous qui aient besoin d'un protecteur.

MADAME CONSTITUTION.

Mais Démos est toujours enfant, et il a continuellement besoin d'un guide et d'une nourrice.

DÉMOCRATIE.

Il est enfant, parce qu'il est bon, crédule, patient; il est enfant parce qu'il ne vous flanque pas par la fenêtre, vous qui, comme des sangsues, lui sucez le sang sous prétexte qu'il est malade.

MONARCHIE.

Rendez à César ce qui appartient à César.

DÉMOCRATIE.

Mais quand César donne la mort, que faut-il lui rendre?

DÉMOS.

Ne répondez pas à ces mannequins-là, ma chère Démocratie. Mais, écoutez; le but du mariage est... vous savez que... (*A Monarchie.*) Madame

Monarchie, décampez d'ici, à la fin, car ma langue s'embarrasse.

MONARCHIE.

Vous avez assurément l'intention de demander comment on élève les enfants.

DÉMOS.

Bravo! vous l'avez deviné. Comment élèveras-tu tes enfants, Démocratie?

MONARCHIE.

Mais, écoutez-moi d'abord. La noble éducation consiste à élever les enfants loin des parents dans leurs tendres années; en second lieu, à leur conserver l'épiderme blanc et la peau douce; troisièmement, à les habiller avec élégance et richesse, à leur faire porter un lorgnon et tenir une cravache; quatrièmement, à mépriser les inférieurs et à obéir aveuglément, non pas à leur père, qui doit leur rester inconnu, mais à leur mère, qui a sur eux droit de vie et de mort; cinquièmement, à considérer la patrie et la liberté comme des noms froids et inutiles, hochets de gens sans raison. Toute autre éducation détruit la famille patriarcale.

DÉMOS.

Assez, assez. La moitié des dix commandements écrits sur une page de soie avec de l'eau parfumée au lieu d'encre. Parle, Démocratie.

DÉMOCRATIE.

Moi, j'allaiterai mes enfants toute seule. Je leur apprendrai à aimer la patrie par-dessus tout et à être toujours prêts à mourir pour elle. Dans leur cœur je ferai pénétrer la vertu et la simplicité, l'ingénuité avec la grandeur d'âme, la persévérance avec la générosité, la philanthropie et la charité, la justice et la pitié. Je ne susciterai pas entre eux la jalousie, en prodiguant de préférence des caresses aux uns et en traitant les autres avec froideur; mais je les aimerai tous d'un égal amour, comme enfants d'une même mère. En les exerçant à tout ce qui est noble, pieux et saint, je les rendrai dignes de leurs glorieux ancêtres, dignes de la terre que nous habitons et des souvenirs qui nous entourent de toutes parts.

MADAME CONSTITUTION.

C'en est fait de l'égalité.

MONARCHIE.

Jolie mère, en vérité! Je me la figure entourée de valeureux bambins, formant des bataillons et des campements avec des soldats de plomb, et parlant de la vertu, qu'ils prennent pour un gâteau. Ah! madame, un sourire bien étudié, sur des lèvres purpurines, au-dessus desquelles se dessine à peine une fine moustache, voilà ce qui gagne villes et États, tels que n'en ont jamais rêvés vos Léonidas au berceau. Aujourd'hui, force, vigueur, éloquence, tout, en un mot, s'exprime et s'acquiert au moyen d'une cravate blanche. L'affabilité s'appelle valeur, et la grâce des manières magnanimité. Les hommes ont été métamorphosés en mouches, et on ne les prend qu'avec des paroles mielleuses. Il n'y a pas d'arme plus puissante que la diplomatie. Et qu'appelle-t-on un excellent diplomate? Celui qui sait le mieux s'habiller, marcher et saluer.

DÉMOS.

J'ai compris. La balance commence à pencher du côté de cette jeune fille vêtue de blanc.

MADAME CONSTITUTION.

Je le crois. Dans la balance mets d'un côté le

génie de Napoléon et de l'autre une pierre. La pierre sera la plus lourde. La balance penche toujours du côté de la matière.

(*La* CHAMBRE *entre sans être remarquée et s'approche de* DÉMOS, *dont elle fouille les poches.*)

MONARCHIE.

Madame Constitution, unissons-nous pour traquer la bête.

MADAME CONSTITUTION.

Oh! ne vous inquiétez pas! Démos a l'instabilité logée dans la cervelle.

MADAME CONSTITUTION et MONARCHIE, *ensemble.*

Faisons tomber la bête dans nos filets avec des promesses et des flatteries. Démos est un sot enfant qui croit aveuglément les niaiseries. Il n'a du lion que l'apparence, un bébé peut l'apprivoiser; et sur son dos, comme sur un trône, celui qui ose monter peut chevaucher, et son cœur appartient à celui qui sait le caresser, à celui qui sait le fouetter.

DÉMOCRATIE.

Mais si jamais le lion se réveille, vigilant, ha-

gard et terrible, son dos n'est plus un trône, non, n'est plus un trône bien doux.

(*Pendant ce temps, la* CHAMBRE *vole le mouchoir de* DÉMOS. DÉMOCRATIE *se retourne et la voit.*)

DÉMOCRATIE.

Fi donc! madame la Chambre. Ne volez pas le mouchoir de Démos.

(*La* CHAMBRE *fait semblant d'essuyer ses larmes avec le mouchoir.*)

DÉMOS.

Comment! Vous voilà encore une fois ici, vieille sorcière! Et c'est pour me voler!

LA CHAMBRE, *d'un ton lamentable.*

Je déplore les malheurs de la maison, que je n'ai malheureusement pu lui épargner; et comme j'avais oublié mon mouchoir de poche, j'ai pris le vôtre. (*Avec un ton ferme.*) Mais aujourd'hui il ne nous est pas permis de pleurer. Périsse la maison! Tiens, traître! (*Elle jette le mouchoir.*)

DÉMOS.

Madame Constitution, votre servante mérite la corde.

MADAME CONSTITUTION.

Oh! oui! Elle vole quelquefois, mais c'est avec tant de grâce et tant de patriotisme!

DÉMOS.

Je le crois. Elle a pris ma poche pour la patrie. Mais, ma chère Démocratie, je vous ai rencontrée quelque part. Je me rappelle vaguement vos nobles traits.

DÉMOCRATIE.

Tu ne te souviens pas de moi? Dans les naïves années de la jeunesse, nous nous sommes quelquefois rencontrés. Je t'ai guidé dans le monde et t'ai inspiré de nobles et virils sentiments. C'est moi qui ai élargi l'horizon de ta vie, et c'est à moi que tu dois tes plus glorieux souvenirs.

MONARCHIE.

Donc, tu es vieille.

DÉMOCRATIE.

C'est probable; mais tu as plus de rides que moi.

DÉMOS.

Oui, je me souviens. Diable! Mon cœur s'est

mis à battre, et quand la raison cède au cœur, l'homme déraisonne bien vite.

DÉMOCRATIE.

Cet âge florissant est passé sans retour; aujourd'hui nous nous trouvons à l'automne de la vie. Mais dans cet automne, il y a des heures où le soleil est doux, la nature calme et émue, quelques fleurs épargnées çà et là embellissent la vallée, si bien que l'on croirait le printemps revenu.

DÉMOS.

Ah! ah! prends garde! tu tombes dans la poésie, et je n'ai pas l'intention de prendre pour femme une poëtesse qui professe les principes de la république de Platon.

MONARCHIE et MADAME CONSTITUTION, *ensemble*.

Bravo!

MADAME CONSTITUTION.

Moi, je suis positive comme un Anglais.

MONARCHIE.

Et moi, absolue comme Bonaparte.

DÉMOS.

Mais elle, elle est sympathique et belle comme une Grecque.

MONARCHIE.

C'est donc elle que tu préfères?

DÉMOS.

J'y réfléchis.

DÉMOCRATIE.

Brutus passa beaucoup de temps à réfléchir, et il me perdit.

DÉMOS.

Oui, mais aujourd'hui il n'y a plus d'Augustes. Pardon, la chose vaut la peine qu'on y réfléchisse. Je ne réfléchis pas beaucoup d'habitude : je fais ce qui me passe par la tête. Quand je suis mal disposé, je nie tout et je traîne dans la boue mes plus intimes amis. Quand il pleut, le ciel ne fait pas d'exception pour les braves gens. Lorsque je suis bien disposé, alors je suis comme le soleil, j'éclaire tout le monde. Quelquefois on me conseille de dormir, et j'exécute mon dernier songe ou le dernier conseil qu'on m'a donné. Mais maintenant la chose est sérieuse; mieux vaut faire banqueroute, devenir idiot... (*Il éternue.*)

MONARCHIE.

Dieu vous bénisse!

DÉMOS.

Merci. Mieux vaut donc que je devienne idiot... (*Il éternue.*)

MADAME CONSTITUTION.

Dieu vous bénisse!

DÉMOS.

Merci. Il vaut mieux souffrir la peste, la famine, le choléra, et toutes les maladies qui peuvent assaillir le plus parfait des êtres, que d'épouser une mauvaise femme. Il faut que j'y réfléchisse. Retirez-vous dans la chambre voisine; il y a beaucoup de moucherons; mais c'est le symbole de la femme, le moucheron; il bavarde éternellement.

MONARCHIE.

Tu excluras Démocratie du concours.

DÉMOS.

Pourquoi?

MONARCHIE.

Parce que les avantages dont elle se vante sont véritables. Toi, Démos, tu n'as pas reçu une éducation digne d'elle. Tu n'as pas l'habitude d'admi-

nistrer ta maison tout seul et d'être indépendant. Enfin, tu n'as pas les mêmes goûts, et tu n'es pas familiarisé avec elle.

DÉMOS.

Oh! l'imbécile! Et tu crois donc que c'est en vivant avec toi ou avec madame Constitution que je pourrai acquérir une instruction conforme à celle de Démocratie? Ou bien que, vivant avec toi, et baptisé dans tes vieilles habitudes aristocratiques, je me familiariserai avec Démocratie?

MONARCHIE.

Alors il faut que tu t'instruises auparavant.

DÉMOS.

Tu me rappelles ce pédant qui résolut de ne pas entrer dans la mer avant d'apprendre à nager.

MONARCHIE.

Et il avait raison, parce qu'il se serait noyé.

DÉMOS.

Les habitudes ne s'acquièrent qu'à force de vivre en commun. Quand il s'agit de choisir une femme, il faut préférer la meilleure et jamais la

pire ; celle-ci, non-seulement ne nous formerait pas au bien, mais, au contraire, changerait nos défauts en nature et une indisposition passagère en maladie incurable. La meilleure, toujours la meilleure ! Et si nous ne sommes pas préparés à cela par la vie en commun, par des condescendances mutuelles, nous ne deviendrons pas dignes l'un de l'autre. Retirez-vous.

(*Les femmes sortent.*)

SCÈNE VII

DÉMOS, *seul.*

Et maintenant, laquelle préférer ? Celui qui doit choisir entre des femmes se trouve toujours dans une position difficile. Ces femmes sont vraiment des êtres étranges ! Chacune a quelque chose qui vous séduit. Si je me couchais, pour que le sommeil m'inspire ! Mais il est difficile de dormir avec des femmes auprès de soi, à moins d'être un poëte romantique. Si je demandais conseil aux passants ? Mais le premier en préférera une, le second une autre, et je ne sais quel sera le dernier pour suivre son avis. Ah !

que n'ai-je ici une Assemblée Nationale! Alors j'aurais chance d'être éclairé. Ces assemblées nombreuses, dans lesquelles on bavarde, on s'injurie, on se boxe, où l'on ne s'entend qu'à l'aide de tout le tapage possible, ces assemblées-là étourdissent l'homme, comme s'étourdissent les derviches tourneurs, et c'est de ce tourbillonnement vertigineux que nous vient l'inspiration divine. Mais, supposons que j'aie une assemblée. (*Il range les sept fauteuils, et, à l'extrémité, il place une table, une sonnette et des papiers.*) Voilà les siéges des représentants, leurs fauteuils; mais les représentants? Agitons la sonnette. (*Il sonne; la porte s'ouvre et les femmes apparaissent.*)

TOUTES ENSEMBLE.

Faut il venir?

DÉMOS.

Vous avez une bien grande impatience pour le mariage. Allons! patience un moment! Ne voyez-vous pas que je réfléchis? (*Il ferme la porte à clé.*) Donc les représentants? Allons les chercher. (*Il sort et revient peu après, portant six citrouilles.*) Voilà; supposons que les citrouilles sont les représentants. (*Il les place sur les fauteuils.*) Ah! il n'y en a pas

assez : il reste encore un fauteuil vide. Mettons-y cette bouteille. (*Il y place une bouteille pleine de vin.*) Maintenant, c'est moi qui suis le président. Messieurs les Prostates, — je ne me rappelle plus quel médecin m'a dit que ce mot de *prostate* était une expression obscène, — messieurs, j'ai l'intention de me marier. Trois femmes se sont empressées de se présenter. L'une se nomme Monarchie....

MONARCHIE, *de la chambre voisine.*

Faut-il que je vienne ?

DÉMOS.

Silence dans l'auditoire. L'autre, Madame Constitution.

MADAME CONSTITUTION, *de la chambre voisine.*

Faut-il venir?

DÉMOS.

Silence dans l'auditoire. La troisième s'appelle Démocratie. Laquelle me conseillez-vous de choisir? (*Silence.*) Quelle tranquillité! (*Il se tourne vers le public.*) Et pourtant c'est une chambre comme toutes les autres! Quelle bonne chose si l'on choisissait des députés muets? Que me conseillez-vous,

chers petits députés? (*Allant d'un fauteuil à l'autre et changeant de voix.*) Oui. — Non. — Oui. — Non. — Oui. — Non. — Oui. J'ai compris. Oui et non, voilà le conseil que j'ai obtenu après tant d'efforts. Mais j'ai oublié : j'aurais dû compter combien ont dit oui, et combien non. Supposons que quatre ont dit *oui*, et que trois ont dit *non*. L'affirmation est plus facile que la négation. Peut-être aussi que ceux qui ont dit *oui* ont cru que je leur demandais s'ils avaient faim. (*S'approchant de la bouteille.*) Voilà un digne et gros député. *Eurêka! Eurêka!* Ce n'est pas un homme, certainement, mais un conseiller..... qui contient du vin. O le meilleur des amis, très-sage bouteille, plût au ciel que tous ceux qui parlent à tort et à travers des intérêts publics eussent l'esprit que tu renfermes! O conseiller d'État, sois mon guide dans le choix que je vais faire. (*Il boit un verre.*) Démocratie? (*Il boit un autre verre*) Madame Constitution?

MADAME CONSTITUTION, *de la chambre voisine.*

Je viens, je viens.

DÉMOS.

Dis donc, ma chère; ô la meilleure des gazettes,

ô le plus éloquent des orateurs. (*Il boit.*) Vois, vois comme nous devenons sages aisément. (*Il boit.*) Diable ! Voilà les députés qui commencent à danser. Restez donc tranquilles : nous ne sommes pas encore à la noce. Messieurs les députés, un peu de repos, de grâce ! (*Il boit.*) O bouteille ! Que ne puis-je t'épouser ! Mais tu resterais vide dès notre première nuit de mariage. (*Criant fortement.*) Démocratie, aimes-tu le vin ? (*Silence.*) Oh ! se serait-elle changée en une colonne du Parthénon ? Monarchie, aimes-tu le vin ?

MONARCHIE, *de la chambre voisine.*

J'aime le vin, excepté le *petit bleu* [1].

DÉMOS, *à la bouteille.*

Serais-tu du petit bleu, par hasard ? Parle donc ; tu te tais ? Commençons à lui faire des questions persuasives. Es-tu un député de l'Attique ? La bouteille incline la tête, la bouteille dit oui. Compris.

1. Il y a en grec : *excepté le rhitinitis.* Le *rhitinitis* est la boisson favorite du peuple grec ; c'est un vin résineux et amer. J'ai substitué à cette expression celle de *petit bleu* Le terme grec ne pouvait, ce me semble, être rendu d'une façon compréhensible pour un lecteur français que par ce mot de la *langue verte* parisienne.

L'ami est du petit bleu. Madame Constitution, aimes-tu le petit bleu?

MADAME CONSTITUTION, *de la chambre voisine.*

Énormément.

DÉMOS.

Très-bien, parfaitement bien. Venez donc toutes et écoutez ma décision. (*Il ouvre la porte.*)

SCÈNE DERNIÈRE

DÉMOCRATIE, MONARCHIE, MADAME CONSTITUTION, DÉMOS

DÉMOS *ayant la figure et l'aspect d'un homme ivre.*

DÉMOS.

Mesdames et messieurs; je dis mesdames et messieurs à cause de cette chère hermaphrodite. (*Il montre madame Constitution.*) Mais vous êtes six maintenant, et je devais choisir entre trois. Ah! voilà, vous êtes de nouveau trois. Étrange fantasmagorie! Nous disions donc... — Quel bon vin

que le petit bleu ! Ils ont raison, les électeurs, de donner leurs suffrages en échange d'un verre. Nous disions donc ; — que disions-nous, madame Démocratie ?

DÉMOCRATIE, *froidement.*

Je ne sais pas.

DÉMOS.

Nous parlions donc des nuages que chasse le vent du nord..... Ah ! non ! Nous disions, ce me semble, que la vigne de six ans donne le meilleur vin.

MONARCHIE.

Non, mon cher Démos ; il s'agit de faire ton choix.

DÉMOS.

C'est vrai. Tu as une mémoire prodigieuse, ma bien chère Monarchie. Quel malheur qu'il soit défendu de les épouser toutes les trois ! Tu ne peux comprendre combien je t'aime, chère Monarchie ; je t'adore, être phénoménal. — Je sacrifie tout pour toi, ma chère Démocratie, ma blanche colombe ; mais tu es bien blanche, vois-tu ! et le plus petit

grain de poussière paraît comme une tache sur ta robe.

DÉMOCRATIE.

Il est ivre. (*Elle s'en va.*)

MADAME CONSTITUTION.

Veux-tu les épouser toutes les trois?

DÉMOS.

Si c'était possible! Je veux aujourd'hui que personne ne soit contristé; je veux que tout le monde soit heureux, parce qu'il y a beaucoup de gens qui souffrent, et cela m'afflige. Ah! l'humanité! l'humanité! (*Il pleure.*) Malheureuse humanité! Madame Constitution, épouse-les tous les trois.

MADAME CONSTITUTION.

Quels trois?

DÉMOS.

Oui! Épouse-les tous les trois. N'es-tu pas venue me demander conseil? Voilà le conseil que je te donne.

MONARCHIE.

Mais, monsieur Démos, c'est vous qui devez choisir.

DÉMOS.

Moi? Tu te trompes. Moi? Ah! tu as raison. Tu as une mémoire unique, bien chère Monarchie. Oui, c'est moi; et je veux les épouser toutes les trois.

MADAME CONSTITUTION.

Alors, en m'épousant, tu les épouseras toutes les trois. Car j'ai quelque ressemblance avec les deux autres.

DÉMOS.

Tu as raison. C'est vrai, ma Chimère. Tu aimes aussi le petit bleu. Vive le vin! As-tu une dot?

MADAME CONSTITUTION.

Mon amour pour le petit bleu.

DÉMOS.

Rédigerons-nous un contrat là-dessus?

DÉMOCRATIE, *traversant le fond du théâtre.*

Enfant stupide!...

DÉMOS.

Moi, un enfant? après avoir bu, comme un homme, une bouteille de vin tout entière? Je vous

présente ma femme. Je vous jure que je l'épouse parce qu'elle vous ressemble à toutes deux.

DÉMOCRATIE, *passant*.

Tu t'en repentiras.

DÉMOS.

Que dit ce blanc fantôme?

MONARCHIE.

Tu t'en repentiras.

DÉMOS.

Probablement; mais il y a le divorce.

(*La toile tombe.*)



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Rue Saint-Honoré, 338


OCCVPA PORTVM
PARIS RUE
ST HONORÉ
TYPOGRAPHIE
ARTISTIQUE
338
338
JOUAUST
ÉDITIONS
DE
L
M

